

Texte en anglais trouvé sur le site anar britannique Libcom.org (<http://libcom.org/>), dans sa rubrique « History », sous le titre « Cultural revolution - Lotta Continua ».

La traduction a été réalisée par le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation (CATS) de Caen (et d'ailleurs) en mars 2012. Le texte a été féminisé.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

Révolution culturelle - Lotta Continua 1970

Cet article donne un bref aperçu de certains des changements sociaux qui prirent place dans les luttes de masse à la fin des années 1960. Il est tiré du journal *Lotta Continua* N°18, Novembre 1970.

En ce moment il y a 5 millions de travailleurs/euses luttant dans les usines dans toute l'Italie. La lutte est en train de devenir plus dure, et quelque chose d'important commence à se produire dans les esprits des travailleurs/euses, dans leurs façons de se voir et de voir le monde. Ils/elles commencent à se libérer lentement. Ils/elles détruisent les autorités constituées dans les usines. Ils/elles démontent les mécanismes que les patronNEs utilisent pour les diviser et les contrôler, et ils/elles se libèrent des tabous qui jusqu'à maintenant les avaient maintenu esclaves. Les gens découvrent que le pouvoir de leurs patronNEs est basé sur leur propre complicité, sur le fait qu'à partir de la peur et de l'ignorance, ou du manque d'intérêt, les travailleurs/euses ont accepté jusqu'à maintenant comme normal et nécessaire quelque chose qu'en fait, en tant que travailleurs/euses, ils/elles ont le pouvoir et la capacité de détruire.

La lutte contre la hiérarchie dans l'usine

Un des moyens de contrôle est le respect que les gens ont pour leurs supérieurEs, mais maintenant ce sont les contremaîtres et les grosses légumes qui commencent à avoir peur des travailleurs/euses. Cela a débuté quand nous avons commencé ce que nous appelons les luttes internes. Traditionnellement les travailleurs/euses ont été gardéEs isoléEs face à leurs supérieurEs. Mais maintenant que nous luttons à l'intérieur de l'usine, ce sont les contremaîtres qui se trouvent isoléEs face à la masse des travailleurs/euses qui sont fortEs et confiantEs dans leur propre force et dans la force d'une colère qui a été nourries durant des années. Les travailleurs/euses sont en train de perdre leur peur. Il y a des milliers d'histoires pour confirmer cela. Les travailleurs/euses commencent à se sentir suffisamment confiantEs pour dire à leurs contremaîtres ce qu'ils/elles pensent d'eux/elles, pour refuser des ordres, pour défier les contremaîtres de continuer avec les menaces qu'ils/elles font. À l'usine Mirafiori les contremaîtres ont fait grève pour demander des gardes du corps durant les heures de travail ! CertainEs d'entre eux/elles ont été forcées de marcher à la tête des cortèges internes, de porter des drapeaux rouges, et parfois ils/elles ont été forcéEs de se lever et de tenir des discours révolutionnaires. Dans beaucoup des ateliers, quand un peu de tension infuse les contremaîtres n'osent pas franchir la ligne, mais courent se cacher, disant qu'ils/elles ont autre chose à faire. Dans une telle situation, la possibilité de donner aux gens un travail plus dur comme punition, ou de transférer les gens dans

d'autres secteurs de l'usine, les augmentations de cadences et tout le système d'amendes et de pénalités, tout cela est devenu impossible à mettre en œuvre.

La lutte contre les directeurs/rices d'usines

Mais c'est contre les directeurs/rices d'usines que la colère des travailleurs/euses a explosé avec la plus grande férocité. À l'usine Pirelli (une usine de pneus NDT) à Milan, la décision de déclencher la grève se fait généralement par le bouche à oreille et une invitation pas trop polie est donnée aux managers les enjoignant de quitter leurs bureaux. Ils/elles ne sont pas en général très volontaires, mais en cas d'hésitation la décision est souvent d'aider par une judicieuse application de la chaussure, une forme de lutte que Mr Donat Cattin n'approuve pas. À la FIAT, les managers prirent du temps pour apprendre l'obéissance, et ils/elles furent plusieurs fois forcés de courir entre 2 rangées de travailleurs/euses furieux/ses. Sur leurs têtes chauves, ornées de gouttes de sueur et éclaboussées de mollards, les travailleurs/euses leur collaient des pièces de 5 lire qui brillaient comme des confettis dans le soleil. À la fin de ce cycle de lutte il sera difficile de compter les managers qui auront fini à l'hôpital (même s'ils/elles y vont seulement pour que leurs blessures soient examinées afin de dénoncer des travailleurs/euses à la police, comme c'est arrivé à l'usine FIAT Lingotto de Turin).

À l'usine Innocenti de Milan, les travailleurs/euses ne souillent pas leurs mains. Au lieu de ça, ils/elles arrachèrent un bouleau de l'une des avenues de l'usine et utilisèrent le tronc comme un bélier pour briser une des portes vitrées des bureaux administratifs dans lesquels les managers s'étaient barricadés. Ils/elles remirent le Comité des Travaux comme un prétexte légal et donnèrent ensuite la chasse à un des managers supérieurs jusqu'en dehors de l'usine, lui bottant le cul avec le tronc d'arbre tandis qu'il fuyait.

À l'usine Breda de Milan, les managers étaient sur le « qui vive », littéralement l'oreille tendue. Quand les travailleurs/euses organisent une grève surprise, ils/elles circulent dans les nombreux ateliers en faisant sonner une cloche. Pour les managers, cette cloche est le signe qu'il est temps pour eux/elles de courir. Mais ils/elles ne peuvent jamais le savoir à l'avance, Ils/elles le savent seulement lorsque la cloche commence à sonner.

Combattre les managers, c'est combattre l'ensemble des fonctions de l'usine capitaliste et les travailleurs/euses le savent. Les managers sont une partie et une parcelle du système de l'usine, le moyen qui relie les machines, les ateliers, les différents secteurs du processus productif. Les chasser signifie mettre la production à l'arrêt et les intimider signifie réduire l'efficacité. Lentement, tandis que la lutte grossit, le système de l'usine cesse d'être une force étrangère et mystérieuse aux yeux du/de la travailleur/euse. Ses mécanismes sont mis à nu, attaqués et entravés dans leurs mouvements internes. Les travailleurs/euses découvrent qu'ils/elles sont seulement les esclaves de leurs machines dans la mesure où ils/elles sont bornés par leurs managers.

Refus des différences salariales et des incitations matérielles

La première manière dont les travailleurs/euses expriment leur autonomie, c'est en reconnaissant et en attaquant les moyens que les patrons utilisent pour diviser les travailleurs/euses, pour opposer les intérêts d'une partie de ceux/celles-ci à une autre partie afin de maintenir leur contrôle sur tous/tes. Les travailleurs/euses, s'étant libérés eux/elles-mêmes du contrôle des syndicats, refusent d'être divisés en catégories organisationnelles, refusent les différences de salaires, refusent les incitations et toute autre tentative de les impliquer conjointement dans la production.

Relations entre les travailleurs/euses et le personnel en col blanc

Les travailleurs/euses veulent l'égalité. Pas parce que ce sont de bonNEs chrétienNEs et se voient tous et toutes comme des « créatures de dieu » mais parce qu'ils/elles savent que les différences qui les divisent peuvent être utilisées par les patronNEs. Alors ils/elles essayent d'établir des relations avec les cols blancs, non sur la base d'une vague solidarité, mais contre les différences dans la manière dont ils/elles sont traitéEs, et contre l'idée que les employéEs sont d'une manière ou d'une autre plus « précieux/euses » que les travailleurs/euses. Les rencontres entre les ouvrierEs et les employéEs n'ont pas toujours été des affaires paisibles, mais là où il y a eu une perspective claire, les malentendus initiaux ont été facilement dépassés. Le jour où les pneus destinés à briser la grève furent amenés de Grèce, les travailleurs/euses de Pirelli firent des dégâts dans la cantine des employéEs (en utilisant un marteau-piqueur pour briser une porte qui était sur leur passage), attaquant ce qu'ils/elles voyaient comme un symbole de prestige diviseur.

C'était la même chose à la FIAT. Au début il y avait la violence. Le personnel en col blanc qui brisait la grève (tous et toutes) fut forcé de passer entre des lignes de travailleurs/euses furieux/ses, tout comme les managers avant eux/elles. Le personnel employé de la FIAT, apprenant que 5 000 ouvrierEs en bleu de travail approchaient des bureaux, pouvait être vu en train de courir comme des lapinEs à travers un petit trou entre des lignes de 4 gardes, filer le long de la pente et passer les portes d'entrée. Ils/elles coururent dans la rue, en panique totale, durant plusieurs centaines de mètres. Ça c'est vraiment l'émancipation. C'est la capacité à rétablir une échelle de valeur correcte entre des catégories sociales. Mais après cela, nous commençâmes à voir des personnels en col blancs venir aux assemblées internes de leur propre chef, se joignant aux marches qui faisaient le tour de l'usine pour chasser les jaunes, venant aux meetings de travailleurs/euses etc.

À la FIAT, comme à la Petrolchimica (Porto Marghera), à Pirelli et dans beaucoup d'autres usines, les syndicats ont manipulé le personnel en col blanc dans les assemblées, essayant de les utiliser contre les intentions des travailleurs/euses d'intensifier la lutte. Mais à certains endroits, où les travailleurs/euses ont commencé à comprendre leurs propres positions par rapport au sujet crucial des différences salariales, cette manœuvre a complètement échoué. Il y eut un col blanc qui vint à un meeting à la FIAT et qui essaya de justifier les différences salariales entre les employéEs sur le fait qu'il avait dépensé beaucoup d'argent pendant des années pour payer ses études, et que cela lui donnait droit d'avoir des bénéfices en retour de son investissement, mais les travailleurs/euses dirent NON. Il avait déjà été privilégié une fois en ayant la chance d'étudier, la sorte de chance que les travailleurs/euses n'ont pas et, de ce fait, il n'était pas correct qu'il soit privilégié une deuxième fois en gagnant plus qu'unE ouvrierE, qui avait les mêmes besoins, si ce n'est plus, qu'un travailleur en col blanc. Le problème de la parité des salaires et avantages divers avec les cols blancs, le refus des catégories et des bonus au « mérite » commence à être vu comme un fait politique fondamental. Ils/elles remettent en question l'ensemble de la hiérarchie de l'usine et défient les idées de carrière, de promotion et de mérite que les patronNEs ont toujours utilisé pour ficeler leurs employéEs aux roues de l'exploitation.

Relations entre travailleurs/euses et étudiantEs

ArméEs de la confiance qu'ils/elles ont gagné dans leurs propres lutes, les travailleurs/euses ont débuté une attaque contre le système d'éducation. Les syndicats et le Parti Communiste ont été conduits par le cours de la lutte à proposer des meetings de masse d'étudiantEs et de travailleurs/euses et à suggérer que les travailleurs/euses marchent ou envoient des délégations pour envahir les universités et les écoles. Mais il n'y a pas d'espoir que des liens politiques durables soient établis lors de ces rencontres, parce que le Parti contrôle tout. Ils se réduisent habituellement à des échanges d'informations : les travailleurs/euses parlent des dernières plateformes syndicales et les étudiantEs des problèmes de leur éducation. Ensuite tout le monde rentre à la maison et les seuls qui profitent réellement de ces rencontres sont le Parti et les syndicats, en dehors de tout contrôle de la masse des gens. Toutefois les choses sont différentes quand les travailleurs/euses font de telles choses de leur propre initiative, comme ils/elles l'ont fait à Turin, Trento, Venise et d'autres endroits. Là les travailleurs/euses ont attaqué directement le système scolaire, comme la

racine des divisions qui affaiblissent la classe ouvrière, qui divisent les ouvrierEs et les cols blancs et qui fragmentent les cols blancs entre eux/elles. De cette manière la lutte des travailleurs/euses s'est liée elle-même à la lutte des étudiantEs, contre un système de sélection et d'éducation de classe, et le point de vue des travailleurs/euses a aidé à donner une meilleure orientation aux luttes étudiantes.

La lutte contre la production

De nos jours unE travailleur/euse est juste un appendice de la machine ou de la chaîne de production. La seule manière dont les gens entrent en relation, c'est via le flot de la production. Ainsi une indication importante de la force relative atteinte par les travailleurs/euses et de la faiblesse de leurs employeurs/euses est la mesure dans laquelle les travailleurs/euses ont rétabli des liens réels de solidarité. Au cours des luttes récentes, l'usine est passée d'un endroit où l'isolement et la faiblesse des travailleurs/euses étaient les plus forts à un endroit où la force de la classe ouvrière est en train de se reconstituer et où les liens qu'ils/elles ont établi peuvent être utilisés directement pour s'organiser et combattre. C'est la principale signification de la lutte interne, en tant que situation dans laquelle les travailleurs/euses peuvent utiliser leur nombre comme source de force, pour isoler les contremaîtres et dépasser la peur de leurs supérieurEs. Et cela avance, par dessus tout, grâce aux manifestations internes, aux assemblées, et aux rencontres et discussions informelles à la fois à l'intérieur de l'usine et au delà des portes d'entrées. Aussi longtemps qu'ils/elles ne sont pas dominéEs ou contrôléEs par les syndicats. La production capitaliste est basée sur le silence des travailleurs/euses, sur la répression systématique de leur créativité et de leur besoin de s'exprimer. Quand ce silence est brisé, les travailleurs/euses commencent à se libérer de leurs propres chaînes et à découvrir que le centre de l'usine, c'est eux/elles et leurs propres besoins : leur intérêt, et non pas les intérêts du/de la PatronNE (machines, production...). Cette découverte a été à la racine de formes de lutte qui se sont développées avec la vision de réduire la production, comme traîner les pieds. Ces tactiques ont été très efficaces dans certains cas, comme à l'usine Pirelli, où dans certains ateliers les travailleurs/euses ont réduit la production d'unités à un point tel que la production en est presque arrivée à s'arrêter. Cette forme de lutte coûte parfois beaucoup aux travailleurs/euses, mais elle représente une conquête fondamentale dans la mesure où elle frappe directement la « productivité » et peut être pratiquée directement là où les gens travaillent.

La lutte contre les « choses »

Une autre manière dont ceci s'exprime, ce sont les innombrables épisodes de violence contre les machines et la production, depuis la destruction des pneus grecs destinés à briser la grève à l'usine Pirelli jusqu'à la manière systématique dont les travailleurs/euses à la FIAT ont endommagé la machinerie productive. Les travailleurs/euses ont transformé le sabotage muet à un niveau quotidien en un acte libérateur mis en œuvre collectivement et consciemment par tous/tes les travailleurs/euses contre cette production qui les maintient chaque jour visséEs sous le contrôle du/de la patronNE. La même chose en train d'arriver avec les tracts, affiches et graffitis qui commencent à couvrir les murs des usines italiennes, ces derniers commencent à se répandre des toilettes aux vestiaires, et de là vers les ateliers, où ils sont mis juste sous le nez des contremaîtres. Les travailleurs/euses de Pirelli n'oublient pas que les matraques de la police utilisées contre le peuple italien sont faites par eux/elles, et qu'ils/elles peuvent toujours les faire pour leur propre usage. Dans de nombreuses usines, les téléphones internes qu'utilisent les contremaîtres pour transmettre les ordres entre les différents secteurs de l'entreprise sont utilisés par les travailleurs/euses pour s'organiser et communiquer la lutte aux différents ateliers.

La lutte contre les syndicats

Les syndicats sont nés il y a une centaine d'années, et se revendiquaient comme étant de libres associations de travailleurs/euses se défendant contre les patronNEs. Mais aujourd'hui, dans tous les pays du monde, ils sont devenus un des principaux instruments que les patronNEs possèdent pour maintenir leur contrôle sur la

classe ouvrière, pour garder les travailleurs/euses dans un état d'isolement mutuel et de désorganisation, dans une position de subordination qui trouve seulement une voix à travers celles des délégués syndicaux/ales. Ils sont devenus le principal obstacle à l'émancipation et à l'autonomie de la classe ouvrière. Pour cette raison, dans n'importe quelle usine que vous pouvez choisir, vous pouvez dire avec certitude que les syndicats sont forts quand les travailleurs/euses sont faibles. Plus les travailleurs/euses sont isolés, plus ils/elles sont divisés et impuissants, plus ils/elles doivent prendre position contre des entités qui les mettent en avant, ou au moins fonctionnent dans la vie réelle comme leurs représentants collectifs, les « gardiens de leurs intérêts ». Au fur et à mesure que les travailleurs/euses commencent à s'émanciper, se rassemblant et dépassant leur isolement, toute tentative pour définir leurs intérêts depuis l'extérieur du développement de la lutte en vient à être vue pour ce qu'elle est vraiment : un obstacle au développement de leur propre autonomie, un moyen d'oppression dans les mains de la bourgeoisie.

La lutte contre l'autorité

Les histoires sur les manières dont les gens ont lutté contre les syndicats dans les usines dans toute l'Italie sont trop nombreuses pour qu'on les mentionne. Cela va de gens qui essaient d'attraper le mégaphone du syndicat à un meeting à la porte d'entrée de l'entreprise (comme à la FIAT Rivalta) jusqu'à des bagarres à grande échelle. Dans les meetings massifs à l'intérieur des usines, les leaders syndicaux/ales ont été hués et chahutés et on leur a souvent refusé le droit de parole. Une fois à la FIAT Mirafiori, la totalité du Comité Central de la FIM, le syndicat des métallurgistes catholiques, fut isolée et attaquée verbalement et physiquement par les travailleurs/euses qui sortaient par les portes après un changement d'équipes et ces derniers détruisirent chaque argument exposé. Les tactiques que ces gentilshommes appliquent habituellement consistent à être d'accord avec tout le monde et de ne jamais prendre de positions fixes sur quoi que ce soit. Ils sont avec raison attaqués pour cela. Dans d'autres usines, le principal obstacle auquel les travailleurs/euses se heurtent est l'argument suivant lequel « Nous sommes tous/tes le syndicat ». Comme un travailleur de Pirelli l'a dit : « C'est bel et bon, nous devrions tous/tes être le syndicat. Mais quand ça devrait être le cas, toutes les décisions sont en réalité prises à Rome ».

La lutte contre la délégation

Les syndicats, cependant, ont essayé d'effectuer un retour, et la manière dont cela va tourner n'est pas encore claire, particulièrement la tentative d'introduire des délégués de chaînes et des Comités de Délégués dans l'usine. Quand les délégués furent proposés aux travailleurs/euses de la FIAT, ils/elles répondirent « Nous sommes tous délégués ». Par cela, ils/elles entendaient 2 choses. Premièrement ils/elles refusaient d'accepter la position syndicale sur le travail aux pièces, sur les objectifs de production et les transferts etc. , et l'instrument (les délégués) par lequel les syndicats étaient en train d'essayer de leur imposer cette position, parce que la position des travailleurs/euses sur ces questions est radicalement différente de celle des syndicats. Les travailleurs/euses disent que ces choses ne sont pas négociables. Deuxièmement, la découverte que le seul rapport de force que les travailleurs/euses ont dans leurs relations avec les employeurs/euses et les syndicats c'est quand ils/elles n'ont pas de représentantEs, mais comptent exclusivement sur leur propre force, sur leur nombre, leur unité et leur ingéniosité. Les travailleurs/euses ont toujours refusé de parler du « besoin d'organisation » de manière formelle et abstraite, parlant au contraire du contenu de l'organisation, des raisons pour lesquelles ils/elles en ressentent le besoin, du fait de décider eux/elles-mêmes de la forme et des objectifs de lutte. Les syndicats disent que nous avons besoin de délégués. Pourquoi ? toutes les discussions formelles à propos des délégués sont, elles l'ont prouvé, des chèques en blanc signés pour le syndicat. Un travailleur d'une des unités de production les plus militantes à Pirelli disait lors d'une rencontre nationale : « J'aimerais que tous/tes les travailleurs/euses d'Italie soient sur leurs gardes contre ce piège des Comités de Délégués. Avec ces comités ils/elles sont en train d'essayer de transformer les militantEs d'avant-garde en activistes syndicaux/ales, et quand ils/elles ne font pas ça, ils/elles transforment un instrument de coordination entre les ateliers en un petit parlement où les travailleurs/euses, au lieu de venir dire ce que leurs camarades d'atelier ressentent, restent simplement à écouter ce que le syndicat a à dire avant

de retourner le répéter à leurs camarades. Ici les représentantEs des ateliers les plus militants sont noyéEs dans le marai des déléguéEs les plus indécisES (ou passifs/ves). Et des situations qui pourraient bien se développer en de dures luttes s'essouffent trop souvent en d'inutiles discussions ».

La nouvelle organisation

Les bureaucrates syndicaux/ales et les spontanéistes vont et viennent en disant que tout ce que nous décrivons représente un refus total de l'organisation. Mais ce n'est pas vrai. C'est un refus des syndicats qui sont par définition les organisateurs des intérêts particuliers des travailleurs/euses, dans l'usine, dans leur catégorie, dans leur secteur. En d'autres termes, c'est à travers l'organisation de ces intérêts que les travailleurs/euses sont isoléEs , diviséEs et gardéEs esclaves. Mais les travailleurs/euses aujourd'hui en Italie demandent une nouvelle organisation, une organisation générale et politique qui relie tous les aspects de la vie sociale.

Texte tiré du site www.prole.info et repris par Libcom.